

NÉCROLOGIE

Henri BASSET

1892-1926

Henri Basset était né à Lunéville, le 7 novembre 1892 ; il était issu de deux vieilles familles lorraines. Mais la majeure partie de son enfance se passa à Alger, où son père, René Basset, à l'École Supérieure des Lettres qui en 1909 devint Faculté des Lettres, prenait la direction de ce grand mouvement d'orientalisme qui est une des gloires spirituelles de notre Afrique française. Henri Basset fit au Lycée d'Alger toutes ses études secondaires et en 1909 il en sortait après avoir passé le baccalauréat latin-grec-philosophie.

Sur ce tout jeune homme des influences diverses s'étaient déjà exercées qui, dans une intelligence d'une souplesse précoce et une sensibilité contenue et rare, avaient pu agir avec une intensité peu commune.

René Basset avait voulu que ses fils fussent rompus aux disciplines classiques, sachant bien tout ce qu'ils y gagneraient et que ce serait le meilleur moyen de les préparer à poursuivre son œuvre. Mais Henri Basset n'en vivait pas moins dans un milieu orientaliste : il avait chaque jour le spectacle de l'activité paternelle, celui d'un dévouement absolu à une œuvre scientifique. Et dans la maison du Doyen de la Faculté des Lettres se réunissaient souvent tous les ouvriers de la science nord-africaine. Y eut-il jamais pour un enfant, meilleure invitation à consacrer lui aussi sa vie à l'Afrique.

Mais chaque année, Henri Basset passait toutes ses vacances en Lorraine, et de cœur il était Lorrain. Il retrouvait là-bas deux maisons de famille, celle de Lunéville, débordante de vieux meubles et de souvenirs, celle de Gérardmer aussi.

Des leçons muettes et des paysages de la Lorraine, Henri Basset se nourrissait. Bien qu'il hésitât toujours de parler de ce qui lui était le plus cher, il exprimait parfois très simplement son admiration — c'est-à-dire son amour — pour la Lorraine. « Je vous conduirai un jour à la colline de Sion, me disait-il ; il faut que vous l'avez vue. » J'ai senti alors, dans bien d'autres circonstances aussi, combien il était attaché à sa province, et combien celle-ci lui avait été vraiment maternelle.

Avant d'aller à Paris, Henri Basset passa, comme étudiant à la Faculté des Lettres d'Alger, l'année 1909-1910. Il y prépara sa licence de langues et littératures classiques qu'il passa à Nancy en juin 1910. En octobre de la même année il entra en première supérieure au Lycée de Louis le Grand, et en 1912 était reçu à l'École Normale Supérieure.

Il devait faire alors une année de service militaire : une fois de plus il fut ramené en Lorraine, à Nancy, au 37^e d'Infanterie. Ce fut un temps de dure activité physique dont il gardait le meilleur souvenir.

L'année 1913-1914 le vit à l'École Normale. Pleinement il goûta l'atmosphère unique de cette maison. En apparence Henri Basset semblait continuer des études classiques : le sujet qu'il choisit pour son diplôme des études supérieures « Harpocrate » révélait pourtant son attirance pour l'histoire des religions. Il songeait alors au sortir de l'École à aller à l'Institut Français du Caire. Bien d'autres disciplines retenaient son attention : dès cette époque, l'ethnographie, la préhistoire le passionnaient : à ceux qui l'observaient, tout ceci pouvait apparaître comme le fait d'une grande curiosité d'esprit, alors que se dessinaient déjà chez lui les premiers principes d'une méthode qu'il pensait appliquer à des civilisations orientales ou archaïques, et que pour une part il créait pour elles.

A cette époque de sa vie, l'horizon universitaire ne suffisait pas toujours au besoin d'activité intense qui fut toujours sien : il pensait par instants, à entrer dans la carrière diplomatique. Pareille intention était dans la logique de son esprit : Henri Basset avait le sens et la passion des âmes les plus diverses. Comment n'eût-il pas songé à utiliser toutes ses qualités de psychologie, de persuasion, de charme pour l'action immédiate ?

Cette bonne année de travail libre devait être sa seule an-

née d'Ecole : aux premiers jours d'août 1914 le sous-lieutenant Henri Basset rejoignait le dépôt de 100^e d'infanterie.

*
**

Il arrivait au front pour la retraite de Charleroi ; puis ce fut la Marne. Sa conduite pendant ces quelques semaines avait été telle qu'il fut promu dès septembre 1914 lieutenant à titre temporaire : il était un des plus jeunes lieutenants de l'armée française. Il commandait une compagnie lorsque le 6 octobre, l'éclatement d'un obus le laissait paralysé. Soigné à Troyes, il reprit vite quelque mobilité, mais pendant de longs mois, il garda une marche difficile. Après une brève convalescence, il rejoignit pourtant, à Tulle, le dépôt de son régiment.

Son état de santé était tel, qu'il ne pouvait être question de le renvoyer au front, ni même de lui donner un service absorbant. Il dut passer là de longs mois qui pesaient à son ardeur mais qu'il sut utiliser au mieux. Pendant quelque temps il fit la classe de seconde au lycée de Tulle : surtout il travaillait ; il complétait sa culture classique par de nouvelles études de préhistoire et d'ethnographie. A la fin de 1915 il fallut lui donner une nouvelle convalescence qu'il passa à Alger.

Henri Basset ne pouvait pas se résigner plus longtemps à cette vie de dépôt, quelque loisir qu'elle pût lui laisser. Il demanda à partir au Maroc, pensant que là au moins, puisqu'il ne lui était plus permis de se battre, il pourrait s'employer au mieux de ses aptitudes.

Au début de 1916, Henri Basset arrivait à Rabat. Beaucoup se souviennent de ce jeune lieutenant au visage encore bien pâle, à la marche lente, dont la discrétion aisée, la conversation si prenante eurent vite fait de conquérir la sympathie des Marocains de la première heure. Dire ses amitiés d'alors, serait citer toute la première équipe marocaine, si vivante, si fraternelle. Nommons au moins parmi eux un disparu, Biarnay, alors directeur des Habous. Une commune passion pour l'Afrique du Nord les rapprochait ; et c'est très souvent aux côtés de Biarnay qu'Henri Basset entra en contact avec ce pays auquel il devait consacrer le meilleur de sa vie.

Le général Lyautey qui voulait que le Maroc se développât dans tous les domaines, malgré la guerre, avait mis Henri Basset à la disposition de l'Ecole Supérieure de langue arabe

et de dialectes berbères. Dans le local provisoire du boulevard el-Alou, alors le centre de toute la vie européenne de Rabat, Henri Basset commença ses cours. Curieux et bel auditoire que celui qui entourait le jeune officier pour entendre ses conférences d'ethnographie. C'était, avec quelques fonctionnaires civils du Protectorat, un grand nombre d'officiers, de médecins surtout, qui, par quelque côté, se passionnaient pour ce pays où la guerre les avait conduits. Plusieurs d'entre eux ont déjà fait une œuvre importante et restent les fidèles collaborateurs d'*Hespéris*. Jamais ils n'évoquaient sans émotion, et jamais plus ils n'évoqueront sans tristesse, le souvenir de ces réunions. Ils sentaient naître — et même se fonder sur des bases nouvelles — la vie scientifique au Maroc.

Car, de plus en plus, c'était bien un mouvement de recherches qui se dessinait, favorisé par les hasards de la guerre. Henri Basset ne se contentait pas de faire la synthèse des premiers résultats et de guider discrètement et sûrement plus d'une recherche. Il explorait le pays avec passion. Dès qu'il le pouvait, à la faveur d'une colonne, d'une tournée d'inspection, ou simplement en mission d'études, il parcourait villes et campagnes. Il enquêtait sans cesse. Il savait aussi s'arrêter, regarder, se donner le loisir d'entrer en familiarité avec le pays et les hommes. Malgré la fatigue de ces fréquents voyages, l'état d'Henri Basset s'améliorait peu à peu, et son activité intellectuelle augmentait d'autant ; elle atteignit vite cette intensité qui, jusqu'à sa mort, ne devait connaître ni halte ni repos.

Déjà s'affirmaient les directions multiples de sa pensée et de ses recherches. Il accumule les notes ethnographiques, les classe, dresse le plan d'études entières. Il a compris un des tout premiers, que c'était aux Berbères qu'il fallait aller et c'est à eux qu'il se consacre surtout : il sait qu'on ne pourra rien faire de solide au Maroc si on ne veut se décider, dans un tel pays, à séparer la vie actuelle du passé. Taza, la ville la plus ignorée et la plus méconnue du Maroc, l'attire et le retient ; il en étudie l'histoire ; sans doute parce que nulle part il ne sent mieux le contact permanent et les jeux étranges du monde berbère et de l'Islâm. Ainsi, dans ses premières études, il apporte déjà, avec un souci constant de synthèse, une volonté de pensée actuelle et efficace. Il sait quelle tâche représente l'exploration scientifique du Maroc : mais il sait aussi qu'en choisissant bien le lieu des premières recherches,

on commence à dégager la physionomie propre du pays. et on met au point les méthodes des découvertes décisives.

L'armistice est signé, et jusqu'à sa démobilisation Henri Basset mène au Maroc la même vie si remplie. Il a tant accumulé de documents déjà, qu'il peut choisir ses sujets de thèses et commencer d'écrire les deux livres qui le classeront parmi les maîtres à l'âge où d'autres achèvent leurs études. S'il choisit comme sujet de sa thèse principale *La Littérature des Berbères*, c'est qu'il lui semble avec raison que c'est le moyen le plus direct et alors le plus sûr d'atteindre l'âme berbère. Il débutait donc par un travail de synthèse mais parallèlement à cette étude, il poursuivait, dans des voies souvent très neuves, ses recherches ethnographiques.

Le général Lyautey ne voulut point que la démobilisation éloignât du Maroc celui qui tenait déjà une telle place dans sa vie scientifique ; il nomma Henri Basset directeur adjoint de l'école supérieure de langue arabe et de dialectes berbères. A l'équipe scientifique qui chaque année se complétait, il allait apparaître comme le chef incontesté, l'animateur de tous les instants.

Ses deux thèses, *l'Essai sur la Littérature des Berbères* et *Le culte des grottes au Maroc*, présentées à la Faculté des Lettres d'Alger, établirent définitivement sa réputation dans le monde scientifique. La Faculté des Lettres d'Alger l'appela à elle et, pendant plusieurs années, il dut ainsi partager son temps entre l'Algérie et le Maroc. La vie semblait le récompenser à la mesure de ses mérites, il venait d'épouser la compagne de son choix : au plus heureux des foyers, rien ne semblait devoir manquer, pas même le scurire des enfants. Le Maroc continuait de prendre le meilleur de sa vie. Les mois qu'il y passait étaient étonnamment remplis. Il avait à Rabat une bonne part de ses amitiés les meilleures et d'année en année il sentait autour de lui une équipe plus nombreuse, plus homogène, plus ardente aussi.

Mais en 1924, un deuil cruel le frappait : son père, René Basset était, en bien peu de jours, enlevé à l'affection et à l'admiration de l'orientalisme français. Henri Basset subit le coup en stoïque qu'il était : à ses travaux propres qui le condamnaient déjà au surmenage perpétuel, il ajouta le souci d'éditer les nombreux travaux laissés inachevés par son père.

Sur ses épaules les charges s'accumulaient. En 1925 le Maréchal Lyautey nommait Henri Basset, Directeur de l'Institut

des Hautes Etudes Marocaines. Avec une activité fébrile, comme s'il eût pressenti sa fin, il s'occupa, une année durant, de donner à l'Institut la situation de droit qu'il avait mérité par ses travaux et son rayonnement. A cette lourde besogne administrative il ajoutait la direction de l'édition française de *l'Encyclopédie de l'Islam*.

Il recevait force visites, écrivait beaucoup, exerçait au Maroc et en dehors du Maroc toute une tâche de direction scientifique. Par un miracle permanent, semblait-il, il trouvait le moyen de suffire à tout, Pourtant, à certains jours il semblait plus pâle et plus mince que jamais, mais l'éclat des yeux, la vigueur de la pensée, l'entrain jamais défaillant rassuraient jusqu'aux plus inquiets de ses amis. Quelques ennuis de santé assez sérieux semblèrent l'avertir de se ménager à l'avenir. C'est à peine s'il en tint compte : à partir de la rentrée de novembre 1925, on eut souvent l'impression que seule son immense et souriante énergie le soutenait.

Mais au retour d'une mission archéologique à Marrakech, où on l'avait senti à bout de forces, il dut s'aliter. Le mal semblait bénin au début : mais devant l'étrange faiblesse du malade ses meilleurs amis ne purent s'empêcher de se sentir angoissés. Un mal étrange devait l'emporter en seize jours. Jusqu'aux derniers moments, son sourire, le regard affectueux de ses yeux profonds restèrent les mêmes... Son état devenait grave, désespéré même : au moins pensait-on le prolonger quelques jours encore ; il expira presque sans souffrance dans la nuit du 12 avril. Il avait bien laissé le meilleur de ses forces sur le champ de bataille et en dix ans, il avait sans compter donné le reste de sa vie pour une cause qu'il servait avec passion.

Rabat lui fit de poignantes funérailles : chacun le connaissait et savait tout ce qu'il représentait d'intelligence et de force jeune ; on était fier de lui, et en lui, beaucoup perdaient un ami, le pays, un de ses espoirs, A Alger, l'émotion fut profonde aussi, on sentit douloureusement quelle place Henri Basset tenait à la Faculté des Lettres et dans la vie scientifique de l'Algérie. Dans tout l'orientalisme, à l'étranger comme en France, on comprit que dans une phalange déjà trop réduite, c'était un vide impossible à combler qui se creusait.

Il repose maintenant à Lunéville, en terre lorraine. Nous ne tenterons point ici de dire, avec l'immense douleur des

siens, toute la peine de ses amis. Parmi les lecteurs de cette revue beaucoup connaissaient l'homme, tous connaissent l'écrivain. Tous savent donc qui était Henri Basset et quels regrets il laisse. Nous ne voulons pas non plus évoquer sa physionomie ; ce serait superflu. Il est de ceux que ses amis n'oublieront pas. Il avait la pudeur de toutes ses souffrances et de ses joies les plus profondes : notre souvenir l'imitera. Mais il faut parler de son œuvre : en elle, ce sont toujours son esprit et aussi son cœur qui vivent.

*
**

Après les années de formation dont nous avons retracé les étapes, les grandes directions de la pensée d'Henri Basset se dessinent, et il dresse de plus en plus précis le plan de l'œuvre qu'il accomplirait, qu'il accomplissait avec une passion méthodique et claire.

A son arrivée au Maroc, il se révèle surtout comme ethnographe et historien des religions. Les nombreux articles et les compte-rendus qu'il a publiés ne donnent qu'une idée bien incomplète de son activité en ce domaine. Il savait comprendre et exprimer les âmes les plus étrangères à la sienne : des cultes primitifs, il écrivait et il parlait avec un naturel et une vie qui nous étonnaient toujours : et par jeu nous voyions souvent en lui une sorte de grand-prêtre du paganisme nord-africain, un peu sceptique mais d'une intelligence merveilleusement pénétrante. Deux œuvres montrent ce que fut ce don de sympathie intellectuelle allié à la plus souple et à la plus serrée des critiques : l'article sur l'*Ammon Libyque* et le *Culte des Grottes au Maroc*. Nulle part, peut-être n'apparaît mieux que dans ce dernier ouvrage, la dialectique propre à Henri Basset. Il ne propose pas à son lecteur sa thèse, fort neuve et qui passait pour hardie, avec l'insistance brutale de certains : il la fait entrevoir seulement ; puis peu à peu il coupe le chemin à toutes les objections possibles, les prévient, les ruine, amène le lecteur à ses vues, par le plus aisé, le plus sûr, et le plus impérieux des chemins. Pareille méthode convenait à l'ethnographie, science de nuances et d'hypothèses où un appareil trop logique trahirait aussi la complexité mouvante des âmes collectives et de la pensée des primitifs.

A côté de ces travaux, c'est une vaste œuvre inachevée : des

dossiers bourrés de notes, des livres mêmes dont la documentation était rassemblée, classée, et qu'il pensait rédiger bientôt... Puisse son frère André, ses amis et aussi ceux qui lui succéderont dans ce domaine de l'ethnographie nord-africaine, nous donner tout ce qu'on pourra retrouver de sa pensée et de ses travaux.

La thèse principale était avant tout une étude de folk-lore. Il précisait les origines des contes berbères dont certains sont d'importation orientale et d'autres se rattachent aux thèmes folkloriques de l'Occident.

On trouvait déjà dans ce livre bien des réflexions qui trahissaient un profond sens historique et dès le début de son séjour au Maroc, Henri Basset avait pensé écrire l'histoire de Taza. Historien, il l'était par tempérament, il le devenait de plus en plus par la direction qu'il donnait à ses travaux. Son œuvre historique, si elle se compose presque uniquement d'articles et de compte-rendus n'en est pas moins fort importante. Le premier, il a su en quelques pages ou en quelques phrases, jeter sur telle période du passé nord-africain un jour nouveau et définitif. Alors que dans ses premières œuvres il avait fait surtout admirer la souplesse de sa pensée, il révélait de plus en plus sa puissance de synthèse et sa force d'expression. En ce domaine il travaillait beaucoup. Il rêvait de faire, au moins pour le Maroc musulman, ce que M. Stéphane Gsell a fait pour l'Afrique du Nord antique. Dans son esprit cette histoire du Maroc était déjà composée, et il la voyait au centre de sa vie scientifique.

C'est pour une part, en vue de cette grande œuvre, qu'il s'était fait archéologue. Il était au surplus trop historien et trop artiste pour ne pas le devenir. Dès les premiers temps de son séjour au Maroc, il étudiait le bastioun de Taza et fouillait la nécropole romaine de Sala Colonia. Ses autres recherches le portèrent vers l'histoire de l'art musulman : ce fut l'étude sur Chella en collaboration avec M. Lévi-Provençal, un livre qui fait époque et qui restera. Il commença ensuite avec l'auteur de ces lignes, toute une série de recherches archéologiques qui devaient fournir la matière de nombreux volumes. Henri Basset n'aura pas même vu l'achèvement d'une première série : *Sanctuaires et Forteresses almohades* à laquelle il avait consacré tant de jours, de soins et de passion.

Les questions d'Islâm le préoccupaient de plus en plus : il ne cessait de se perfectionner en ce domaine : il dut s'y

consacrer plus encore lorsqu'il accepta la direction de l'édition française de l'*Encyclopédie de l'Islâm*. Replacée dans le monde musulman, sa chère Afrique du nord lui apparaissait mieux. Car Henri Basset était bien, dans sa génération, l'homme capable de dominer d'un regard assez vaste et assez précis à la fois, toutes les études nord-africaines. Il le savait, parce qu'il l'avait voulu, non point par ambition personnelle — ses rivaux eux-mêmes, s'il en eut, ne pourraient lui reprocher que des gestes d'effacement volontaire — mais parce qu'il sentait que c'était nécessaire et possible. Sans artifice, avec l'aisance et l'unité d'une pensée maîtresse d'elle-même et de son objet, il élargissait chaque année le champ de son activité scientifique. Il réalisait ce qui était peut-être apparu à certains comme une folle gageure. Il est mort à la tâche, mais la voie est ouverte.

Cette érudition déjà immense n'était pas le résultat d'un superficiel et abstrait travail de bibliothèque. Henri Basset connaissait, et chaque année pénétrait mieux toute l'Afrique du nord. C'était un voyageur infatigable et le souci de la vie actuelle — cette esquisse de son œuvre suffit à le montrer — ne l'abandonnait jamais. Il ne voulait point séparer le présent du passé ; il n'aurait pu le faire tant il aimait l'Afrique du nord sous tous ses aspects. Nul dilettantisme pourtant : il professait que toute notre action en ce pays doit se fonder sur une connaissance profonde des esprits et qu'en matière coloniale, les pires fautes ont toujours à l'origine une erreur de jugement et même une ignorance. Et cette pensée fait sentir plus douloureusement encore tout ce que nous perdons en lui de force, de sécurité, de lumière.

Mais l'œuvre d'Henri Basset ne tient pas toute dans ses ouvrages imprimés ou inachevés. Il fut à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, le principal organisateur et le chef incontesté de l'École orientaliste de Rabat. Il ne nous appartient pas de dresser le bilan de l'œuvre qui a été ainsi réalisée et qui lui doit tant. Pourquoi et comment il s'était trouvé à la tête d'une école : son intelligence et son érudition l'expliquent, mais aussi son cœur. A tous ceux qui sont venus se ranger autour de lui, non seulement il a donné les conseils les plus pénétrants, non seulement il a montré les perspectives les plus lointaines, mais il a donné aussi toute son amitié. Nous savions tous que son esprit, son cœur, sa maison étaient nôtres. Il a créé un esprit d'équipe où se mêlaient

l'absolue confiance, la collaboration fraternelle, et un entrain que l'activité joyeuse de tous ne laissait jamais faiblir... Mieux vaut laisser dans la pénombre des souvenirs trop proches et bien chers. Au moins Henri Basset aura-t-il eu la joie de sentir autour de lui des affections et des dévouements sans réserve.

Henri TERRASSE.

